Concubitus ſine Lucina,

OU

LE PLAISIR SANS PEINE.

Traduit de l'Anglois.

Le prix eſt de trente ſols.

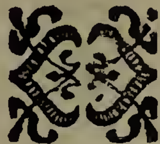
Concubitus ſine Lucina,

OU

LE PLAISIR SANS PEINE.

Réponſe à la Lettre intitulée Lucina ſine concubitu.

Optat ſupremo collocare Siſyphus in monte ſaxum.
HORACE.



A LONDRES.

1750.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



Concubitus ſine Lucina, OU LE PLAISIR SANS PEINE.

MONSIEUR,

En liſant la Brochure dont il vous a plû de recréer le Public, il y a quelques ſemaines, j'ai formé le deſſein de vous faire part des réfléxions que j'ai faites, & ſur le fond de votre Ouvrage, & ſur la façon dont vous l'avez traité.

N'apprehendez de ma part, Monſieur, ni médiſance, ni jalouſie; ces défauts n'entrent pour rien dans mon caractere; c'eſt l'amitié la plus ſincere & la plus vraye qui me détermine à

vous écrire, & j'ose me flatter que vous en reconnoîtrez les traits dans le cours de cette Lettre.

Quoique l'application que vous avez fait de vos talens dans cette occasion, devroit m'en donner une idée assez médiocre, je ne peux m'empêcher de les admirer; & pour vous prouver à quel point je les respecte, j'avouerai sincerement & sans flatterie, que je vous en crois de suffisans pour devenir un digne Membre de cette illustre Societé que vous vous efforcez de tourner en ridicule.

Vous avez, Monsieur, traité un sujet glorieux, mais vous avez échoué dans les conséquences que vous en avez tirées. Vous avez fait briller aux yeux du Public une foible étincelle du degré de lumiere jusqu'auquel la raison & l'expérience peuvent être

pouſſées en fait de génération ; mais vous avez laiſſé, pour ainſi dire, à un autre le ſoin de donner une forme à votre projet, & de le rendre auſſi agréable & recreatif, qu'utile & avantageux aux ſeules perſonnes qui peuvent le mettre en execution.

Après tous vos ſoins & tous vos travaux, ce n'eſt pas nous, mon cher Docteur, ce ſont les Dames qui doivent mettre votre nouvelle Méthode en pratique, & je ſuis bien aiſe de vous avertir que telle faveur qu'elle prenne parmi les Sçavans, elles l'honoreront toujours d'un ſouverain mépris. Elles ſont convaincues que la génération d'un enfant executée ſuivant l'ancien uſage (uſage auquel on s'eſt conformé juſqu'à ce jour, graces à la ſtupidité du genre humain, & à la privation où l'on a été d'un auſſi Grand-homme

que vous) eſt indiſpenſablement accompagnée de deux circonſtances qui en font la baſe : La premiere, de l'aveu de toutes, eſt la merveille du monde la plus digne de leur curioſité : Et la ſeconde . . . . vous me diſpenſerez de vous la détailler ; mais vous m'entendez aſſez pour conclure que les Dames ne vous choiſiront jamais pour leur Avocat. Auront-elles tort de ne pas applaudir à votre projet, & doivent-elles avoir bien de l'obligation à un homme qui a trouvé le moyen de leur interdire la preſence du Dieu qui fait avec raiſon le plus cher objet de leur culte dans cette operation, & de ne leur laiſſer que les déſagrémens de l'effet, ſans les faire participer aux plaiſirs de la cauſe.

Elles ont à peu près, Monſieur, de vos zephirs voluptueux deſtinez à

remplir leurs momens de récréation, la même opinion qu'un Auteur affamé peut avoir du vent de bize qu'il respire dans le parc, lorsqu'il se sent tout l'appetit qu'on peut desirer pour faire honneur à un excellent dîner, & que le mauvais succès de sa derniere Brochure le met hors d'état de s'en procurer un même fort frugal. Elles laissent, à ce qu'elles disent, ces ravissemens aëriens à des esprits aussi legers que celui qui veut les mettre en faveur, & elles sont déterminées, si par hasard votre plan étoit accuelli des Superieurs, à mourir vierges, & à renoncer à la propagation de l'espece humaine plûtôt que de sacrifier le plus réel de tous les plaisirs à vos esperances imaginaires.

C'étoit avec un chagrin inexprimable que j'entendis tous ces raison-

nemens à l'aſſemblée chez Madame .... J'avois d'abord conçu pour votre ſiſtême (tout imparfait qu'il eſt) l'amour que vous pouvez avoir reſſenti vous-même lorſque vous en avez eu la premiere idée; mais je trouvois un obſtacle inſurmontable à ſon execution; je ne pouvois m'empêcher de conclure qu'il nous étoit impoſſible d'avoir des enfans, ſi nous n'avions pas de meres, & que l'influence de tous vos zephirs étoit inutile, ſi les femmes s'obſtinoient opiniâtrément à ne point en reſpirer le ſouffle prolifique.

Rempli de toute la mélancolie d'un homme qui voit échouer ſon projet, je m'en retournai chez moi le cœur attendri ſur votre ſort. Cent fois je réfléchis ſur la gloire que vous auriez méritée, ſi ce ſiſtême que vous

proposez avoit pû être mis en pratique, & cent fois je maudis le sexe feminin dont le goût invariable pour les plaisirs solides, avoit fait échouer votre découverte. J'étois dans ma Bibliotheque en proye à ces tristes réfléxions, lorsque poussé d'un mouvement de colere dont je ne fus pas le maître, je me levai précipitamment de mon siege, & donnant un coup de poing violent sur les Livres qui se trouverent à ma portée, j'en pris une douzaine que je lançai avec fureur dans le feu : Brûlez, leur dis-je, & subissez le supplice que vous meritez ; indignes & méprisables productions de l'esprit des hommes, soyez réduits en cendres . . . . J'allois continuer mes apostrophes contre la plûpart des écrits, lorsque j'apperçus que la premiere victime qui

au milieu des flammes dévorantes préſentoit ſon titre à mes yeux, étoit l'Ouvrage merveilleux d'un des Membres de notre illuſtre Societé, dans lequel ce Sçavant inſtruit le Public d'un nouveau moyen de faire éclore les œufs.

Tout ce qui portoit l'image & le caractere de génération, avoit acquis le droit d'affecter mon eſprit. Je me ſaiſis du premier vaſe que je trouvai ſous ma main, je le répandis ſur ce feu deſtructeur, & ayant précipitamment ſaiſi les débris embraſez de ce Traité merveilleux, animé d'un tranſport d'admiration & d'étonnement que je n'avois jamais reſſenti, j'en étendis ſoigneuſement devant moi les feuillets l'un après l'autre.

Cet Auteur nous dit qu'un certain Diodore de Sicile qui avoit long-

tems voyagé parmi les Egyptiens pour apprendre leurs ſecrets, avoit découvert entr'autres curioſités qu'ils poſſedoient l'art de faire éclore ſans le concours des poules, un ſi grand nombre de poulets qu'ils les meſuroient & les vendoient au boiſſeau a très-bon compte.

J'avois à peine parcouru une partie de ce Livre, qu'une legere étincelle de quelque choſe que je ne peux pas bien définir, commença a pétiller dans mon ame; mon cœur palpitoit de joye en liſant l'éloge qu'il fait des Filles de l'*Enfant Jeſus*, & la deſcription qu'il donne de l'utilité qu'on pourroit retirer des fours des *Boulangers & des Patiſſiers*; mais je ſentis redoubler ce tranſport lorſqu'il vint à parler des tonneaux & du fumier. Je donnai carriere à mon imagina-

tion ; je ſongeai que ce fumier répandu dans nos campagnes ſert à faire croître cette nouriture ſolide qui nous donne une ſeconde vie, & par un effort de raiſonnement que bien peu de perſonnes poſſedent, & dont je ſuis particulierement redevable au ſoin que j'ai de me trouver aſſiduement à toutes les Aſſemblées de la Societé Royale, je parvins à conclure auſſi ſûrement que deux & deux font quatre, qu'un tonneau pouvoit parfaitement bien faire les fonctions de la matrice, & qu'il étoit auſſi facile de faire naître des hommes que des poulets par le ſecours du fumier.

Préparez-vous, Monſieur, à me ſuivre dans mon ſiſtême (ſiſtême fondé ſur une façon de raiſonner trop brillante pour être conteſtée par les ignorans, & que vous conviendrez

être autant ſupérieure à la vôtre, que (pour me ſervir des termes d'un fameux Auteur) la lumiere l'eſt à l'obſcurité.

Rejouiſſez-vous, Habitantes de la Grande-Bretagne, oubliez pour toujours les *Jonhſons*, les *Haymarkets*, &c. Venez à *Cold-Bath-Fields* : Demandez hardiment *Richard Roe*, & vous verrez un homme dont l'intention eſt de vous diſpenſer des inconveniens de la groſſeſſe & des douleurs de l'enfantement. C'eſt là que le plaiſir revêtu de tous les traits de la réalité, & non pas un amuſement frivole & l'ombre d'un bonheur imparfait, ſera mis en uſage pour ſatisfaire vos deſirs ; vous y verrez les boſquets plantez de cet arbuſte prolifique dont les dimenſions & les proprietés ont été ſi élegamment

décrites dans un Memoire présenté il y a quelques années à notre Societé. C'eſt là que l'*arbre de vie* fleurit éternellement ; c'eſt là que ſans la moindre inquiétude ſur votre réputation, vous pouvez dépoſer le fruit indiſcret de vos plaiſirs, ſinon auſſi agréablement, du moins auſſi aiſément que vous en avez reçu le principe ; c'eſt chez moi que vous pouvez jouir ſans reſtriction du ſouverain bien, & ceſſer de ſouiller vos ames du peché d'homicide, pour me ſervir du terme que le Docteur *Short* a employé pour caracteriſer les précautions criminelles que vous exigez de la plûpart de vos Amans.

C'eſt en un mot dans ma maiſon que vous trouverez la ſolution de ce fameux problême d'*Eraſme*, qui a été adreſſé tant de fois à cette Divinité terreſtre

terrestre qui cherit le premier point de cette merveilleuse operation aussi souverainement qu'elle en deteste le second.

Ne rougissez point *o W—n*, si l'*utinam exiret tam facile quam iniisset* de cet Auteur, en parlant de l'enfant dont la femme d'un Ministre étoit grosse, a été pour vous un paradoxe inexplicable. C'étoit à moi qu'il étoit reservé de mettre en pratique une chose que cet Auteur avoit regardée comme le souhait d'une imagination dereglée. En un mot, Monsieur, j'ai découvert une méthode par laquelle ce petit embryon qui existe en conséquence du plus sensible de tous les ravissemens, peut sortir aussi sainement & aussi aisément de ce cachot ténébreux que le souffle amoureux de vos zephirs peut y pénétrer.

Rempli de la reuſſite certaine de mon projet, & frappé de l'idée des avantages qui devoient en réſulter pour ma patrie, je quittai mon logement en Ville, & je me retirai dans un quartier où les loyers ſont à beaucoup meilleur compte : je fis applanir un terrein aſſez ſpacieux que je fis entourer de murailles, & je diſpoſai de côté & d'autre des fours, ou plûtôt des matrices artificielles, dont l'uſage devoit être de recevoir cette charge précieuſe que les faveurs de l'amour accompagnent, & qui devoit par conſéquent rendre aux Dames les apparences de cet état d'innocence dont elles jouiſſoient avant qu'elles ſe fuſſent expoſées à avoir beſoin de mes conſeils.

Pour m'expliquer en termes plus intelligibles, je diſpoſai dans les allées

de mon jardin des couches de fumier, j'y ajuſtai des barils, des tonneaux, des poinçons, des pipes & des foudres, des recipiens en un mot, de toute grandeur, afin d'en avoir de proportionnés aux differentes tailles de mes chalandes : je plaçai dans chacune de ces étuves un panier rempli de coton, & j'y ſuſpendis un Thermométre pour m'aſſurer du degré de chaleur neceſſaire à mon operation. Je fis à l'exemple du ſçavant Auteur de ce Traité pluſieurs trous ou regiſtres au couvercle de ces fours. Je les garnis chacun de leurs bouchons, afin d'y pouvoir faire entrer ou ſortir l'air exterieur ou interieur, & y conſerver toujours par ce moyen un degré de chaleur égal à celui du corps humain. Après une exacte obſervation que je fis dans la maiſon

de *Madame Douglas** en préſence de pluſieurs de mes Confreres, de la chaleur des parties deſtinées à la formation du fœtus, en y introduiſant la balle de mon Thermométre, je trouvai qu'elle étoit de trente-cinq degrés & un ſeiziéme ; d'où je conclus que ce Grand-homme, en preſcrivant de mettre ſous l'aiſſelle la balle du Thermométre, ne connoiſſoit pas la partie la plus chaude du corps humain, & qu'une femme, telle variation qu'il puiſſe y avoir dans les temperamens, eſt au moins de trois degrés plus chaude qu'une poule.

C'eſt à vous, mon cher Docteur, & à ce célébre Académicien, que j'ai l'obligation d'avoir ſçu préparer pour

---

* Maiſon auſſi connue à Londres pour la facilité de ces expériences, que l'eſt à Paris celle de *Madame P. . . .*

les fœtus des fours convenables où le degré de chaleur fut égal à celui qui se fait sentir dans le lieu, qu'ils ont coutume d'occuper. Je composai de plus une liqueur *Analeptico-Alexi-Pharmaco-Cardiaco-Nutritive* pour leur servir d'alimens après qu'ils auroient été déposez dans mes étuves. J'imaginois qu'il ne me restoit plus après ces précautions aucune aprehension sur la réussite de mon sistême, quand il me vint dans l'esprit que j'avois encore à applanir la principale difficulté qui fait le malheur de toutes les filles qui suivent malheureusement les mouvement de la nature, je veux dire qu'il me restoit à trouver un moyen de faire déloger ces petits embryons de leur séjour ordinaire.

Je me rappellai que dans le tems que j'étudiois à *Oxford*, la fille de

mon Tailleur étant venue m'apporter une robbe de chambre, il s'étoit paſſé entre nous une petite avanture dont les ſuites malheureuſes prouverent indubitablement qu'un de ces petits embryons s'étoit niché dans un endroit dont tous les ſecrets de medecine que je poſſedois, ne purent le déloger qu'au bout de neuf mois que cette Ouvriere mit au monde une petite fille que j'ai été obligé de faire élever à mes frais & dépens. Le ſouvenir de cette fâcheuſe cataſtrophe m'interrompit au milieu de mon travail; je ſentis que mes matrices & mes fours devenoient abſolument inutiles, ſi je ne trouvois pas un moyen de faire ſortir ces petits embryons des habitations que la nature leur à aſſignées.

Lorſque quelque difficulté m'arrête en travaillant, mon habitude eſt de

m'enfermer dans mon cabinet. Je ſçai qu'il eſt des Sçavans qui en pareil cas ſe contentent de faire deux ou trois pirouettes, de prendre du tabac ou de ſifler un air, mais j'avouerai que cette recette ne m'a jamais été favorable : j'eus recours à mon ancienne façon d'agir; je me retirai dans mon laboratoire, & m'étant aſſis dans mon fauteuil, je me mis à rêver & à tâcher d'imaginer un moyen de remedier à l'inconvenient qui ſuſpendoit l'accompliſſement de mon projet; je fis des efforts de mémoire incroyables pour me rappeller ſi aucun Auteur ancien ou moderne avoit écrit quelque choſe de relatif à ce ſujet; enfin après bien des tourmens, mes yeux ſe fixerent ſur un vieux *in-douze* ſur le dos duquel le Libraire attentif & ménager avoit écrit ſur un petit morceau de

papier, *Traité des Pierres précieuſes par Boëtius* : Ah ! mon cher *Boëtius*, m'écriai-je avec tranſport, que je donnerois volontiers une partie de mes richeſſes, ſi tu pouvois éclaircir la difficulté qui m'arrête. Hélas ! ... j'étois ſi fort livré à la mélancolie de mes réfléxions, que je ne m'étois pas apperçu qu'au moment de mon exclamation le Livre de ce bon Hollandois avoit quitté ſa place, & étoit venu s'ouvrir à mes pieds.

Il falloit un évenement auſſi merveilleux pour ſuſpendre le chagrin qui me dévoroit, & quoique je n'euſſe pas le moindre eſpoir de trouver le moyen de faire accoucher les femmes dans un Livre qui ne traite que des pierres précieuſes, mes yeux s'occuperent à parcourir la page qui s'étoit préſentée à l'ouverture du Livre, &

ſe fixerent ſur un chapitre en tête duquel je lus le mot *Ætites.*

Après beaucoup de verbiage & de prolexité, l'Auteur paſſe aux vertus & à l'uſage de ce fameux mineral qui n'eſt autre choſe que la *pierre d'aigle* généralement connue par toutes les vieilles femmes de la terre. Après une ennuyeuſe énumeration de toutes ſes proprietez, comme de faire diſparoître les eſprits, guérir le mal de dents, faire trouver les tréſors, &c. je parvins à un article dans lequel l'Auteur nous apprend d'après l'expérience qu'il en a faite, que ſi une femme enceinte la porte à ſon bras, elle n'aura jamais de fauſſes couches; que ſi au contraire elle l'attache à ſa jambe ou à telle autre partie du corps inférieure au ſiége de la conception, le fœtus de tel âge, dans telle circonſtance qu'il

puiſſe être, ſortira immédiatement du ventre de ſa mere.

Je me ſerois fait un ſcrupule d'ajouter moins de foi à la ſeconde qu'à la premiere partie de ce recit miraculeux. J'envoyai en conſéquence chercher chez tous les Joyalliers à tel prix que ce fût toutes les pierres d'aigle qu'ils pouvoient avoir, & j'en trouvai heureuſement une quantité ſuffiſante pour les beſoins actuels de mes pratiques, & pour attendre le retour des Couriers que j'ai dépêché dans les Pays étrangers, afin de m'en procurer un plus grand nombre.

Ce fut huit jours après la lecture de votre Livre, Monſieur, que je me vis abſolument établi dans ma nouvelle habitation : mon jardin étoit préparé, mes matrices artificielles étoient diſpoſées, mes pierres étoient

en état; je n'attendois, en un mot, que le moment favorable pour faire ma premiere épreuve.

Le lendemain je fis publier que toutes les Dames qui voudroient jouir du plaisir que cause ordinairement la façon d'un enfant, sans que leur honneur ou du moins leur réputation (ce qui est synonime dans ce siécle) en courût le moindre risque, n'avoient qu'à se rendre chez moi, & qu'elles pouvoient être sûres d'être délivrées au bout de sept jours & trois heures, sans douleur & sans danger, même sans qu'elles s'en apperçussent, du fruit de leurs amusemens.

Vous vous imaginez aisément que je ne manquai pas de visites. J'avois fixé le lendemain du jour de ma publication pour procurer aux Dames cette satisfaction, & je n'étois pas

encore levé, quoique je ſois aſſez matinal, que ma ſalle & mon cabinet étoient remplis de femmes du voiſinage depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à ſoixante.

Malgré le plaiſir que me cauſa cette affluence de Dames, occaſionnée ſans doute par une ferveur de zele pour la propagation de l'eſpece, je fus obligé, à mon grand regret, d'en renvoyer la plus grande partie, en les avertiſſant que lorſqu'elles reviendroient, elles euſſent la bonté d'amener avec elles leurs galans. Je ne reſervai pour ſubir ma premiere épreuve qu'une jeune fille de l'âge de ſeize ans. Après quelques difficultez qui (ainſi que l'ont remarqué les plus grands Philoſophes, & principalement M. De . . . accompagnent indiſpenſablement les premieres expé-

riences, je crus pouvoir me flatter que mon sujet étoit dans l'état que je desirois pour voir la preuve de mon sistême.

Je la gardai pendant sept jours & trois heures; (ce n'est pas que cet intervalle de tems soit absolument necessaire; quelques jours ou quelques semaines de plus ne font pas le moindre changement, & l'expérience réussira toujours depuis le moment de la conception jusqu'au neuviéme mois) à l'expiration de ce terme, je la menai dans mon jardin, & après avoir préparé un de mes plus petits fours dans lequel j'introduisis au moyen du fumier dont je l'entourai, le degré requis de chaleur de trente-cinq degrés & un seiziéme, je pris une de mes pierres d'aigle que je lui attachai avec un ruban au-dessus de la cheville du pied.

Ainsi disposée pour ce grand œuvre, je la fis entrer dans l'étuve, & je la plaçai verticalement sur le panier rempli de coton qui devoit recevoir l'enfant dont elle étoit enceinte.

Représentez-vous maintenant, mon cher Docteur, avec quelle impatience j'attendois la fin de mon opération ; mais redoublez, je vous prie, votre attention ; je n'avois pas encore achevé deux tours de promenade, & mon esprit inquiet travailloit encore à comprendre comment ce miracle pouvoit s'accomplir, que j'apperçus ma jeune Ecoliere bondissant, pour ainsi dire, de l'excès du plaisir dont elle étoit saisie, qui me prenant précipitamment par la main, me dit avec un transport qui égaloit à peine celui que je ressentois.. *C'en est fait .. mon cher ami, c'en est fait .. je suis accouchée.*

Que l'on imagine (ſi cela eſt poſſible) la joye dont je fus tranſporté à cette nouvelle. Je proferai mille actions de graces à l'honneur du venerable Hollandois dont les lumieres avoient applani mes difficultez, je fis mon compliment à la Demoiſelle de ce qu'elle venoit de recouvrer l'état dont elle jouiſſoit avant ſon entrée dans ma maiſon, & je volai vers le four qu'elle venoit de quitter: une foible voix que je crus entendre ſortir de l'étuve, & qui en ſortoit effectivement, ſuſpendit un moment ma courſe: j'arrivai cependant, & mettant la tête dans le tonneau, je vis, la poſterité le croira-t'elle, un petit garçon bondiſſant ſur le lit de duvet que je lui avois préparé; je fermai auſſi-tôt le four, & courant promptement chercher chez moi un

baſſin rempli de l'analeptic que j'avois composé, j'y plongeai l'enfant qui venoit de naître.

Soit qu'il faille que le fœtus reſpire continuellement lorſqu'une fois il a commencé à le faire, ſoit que le conduit de la reſpiration ne fût pas ouvert à celui qui venoit d'éclore dans un tems où, ſuivant les meilleurs Auteurs, il auroit dû l'être, j'eus le chagrin de voir noyer en peu de ſecondes mon fils unique & mon heritier.

Comme M. De . . . nous dit que l'on ne doit jamais ſe flatter de réuſſir dans les premieres épreuves que l'on fait dans une matiere auſſi délicate, je ſupportai la mort de mon enfant avec une conſtance vraiment philoſophique, & l'eſperance de la voir bien-tôt réparer par la naiſſance d'une infinité

infinité d'autres contribuera beaucoup à m'en consoler.

Je donnai un second avis public, par lequel je fis sçavoir que les Dames pouvoient se rendre le lendemain matin chez moi pour essayer les fours les mieux proportionnés à leur taille, & travailler ensuite à la propagation du genre humain ; pourvu qu'elles se ressouvinssent ponctuellement du quart-d'heure, afin que je pusse calculer le terme de leur accouchement, & faire mes préparatifs en conséquence.

J'avois pris la précaution, avant d'afficher cette invitation générale, de disposer trente-cinq étuves capables chacune de recevoir depuis cent jusqu'à cent cinquante embryons ; malgré cette attention le nombre des Dames qui me firent

l'honneur de me venir voir fut si considerable, qu'après en avoir laissé entrer pendant deux heures, je fus obligé de refermer ma porte, & de crier par la fenêtre que ma maison étoit pleine, & qu'il m'étoit impossible d'en recevoir davantage.

Comme mon dessein étoit de suivre en tous points l'exemple de mon Maître M. De . . . & que je me proposois de tenir une note exacte du jour de la formation de ces petits embryons, & lorsqu'ils seroient éclos, d'en écrire soigneusement la date sur la partie la plus charnue de leur corps, afin de m'assurer du moment où ils seroient parvenus au terme de neuf mois, & où ils pourroient par conséquent abandonner les fours, je fis sçavoir que toutes les Dames qui voudroient se divertir chez elles, &

m'envoyer exactement leurs noms, les circonſtances, l'heure & le moment de leurs plaiſirs ſeroient également reçus chez moi au tems préfix, & qu'elles y jouiroient des mêmes privileges que celles que je m'étois déterminé de garder dans ma maiſon jusqu'au terme de leur accouchement.

Le nom des perſonnes étoit une clauſe qui m'étoit abſolument néceſſaire à pluſieurs égards ; je craignois cependant qu'on ne voulût pas y ſouſcrire, & je la regardois comme un très-grand obſtacle à l'execution de mon ſiſtême. J'avois grand tort, & je demande mille pardons aux femmes de mon pays de les avoir ſoupçonnées d'une qualité qui n'eſt plus abſolument de mode, je veux dire de modeſtie. Je reçus un ſi grand

nombre de nottes, qu'on ne pouvoit ſuffire à les enregiſtrer, & que je me vis forcé au bout de quarante-huit heures de faire ſçavoir qu'il m'étoit impoſſible de faire honneur à un plus grand nombre de billets, & que les Dames qui s'expoſeroient jusqu'à nouvel ordre, ce ſeroit à leurs riſques, périls & fortunes.

Je m'enfermai chez moi, & je me livrai tout entier à l'étude des moyens de perfectionner ma découverte juſqu'à l'expiration du terme preſcrit pour commencer mes expériences avec les Dames que j'avois gardées dans ma maiſon. Je viſitois tous les jours mes matrices artificielles, & j'avois grand ſoin d'y entretenir le même degré de chaleur, ſoit en ouvrant, ou fermant les regiſtres, ſoit en ôtant ou en ajoutant du fumier.

Enfin le moment ſi ardemment deſiré arriva : je fis paſſer mes Penſionnaires dans mon jardin, & dans l'eſpace d'une heure, elles furent toutes heureuſement délivrées du fruit de leurs recréations ; elles prirent congé de moi après beaucoup de remerciemens, & des prieres inſtantes de vouloir bien leur faire ſçavoir le jour auquel je voudrois bien leur accorder de nouveau l'entrée de ma maiſon.

Les Dames externes qui avoient pris date pour les deux jours ſuivans, furent ponctuelles au rendez-vous, & elles trouverent toutes le même ſoulagement à leurs inquiétudes. En un mot, l'accouchement général fût ſi heureux que je me trouvai en trois jours à la tête d'une armée de plus de trois mille embryons. Je me gar-

dai bien de les plonger dans mon analeptic ; la fatale expérience que j'en avois fait ſur mon fils, ne m'avoit malheureuſement que trop inſtruit ſur ce ſujet.

L'heureux ſuccès que je venois d'éprouver en donnant l'être à un ſi grand nombre de petits hommes & de petites femmes, concouroit à me perſuader qu'il étoit poſſible de trouver un moyen de les faire parvenir au terme de neuf mois, & que cette réuſſite dépendoit de la compoſition ou de l'application d'une liqueur qui pût leur ſervir de nourriture ; c'eſt ce qui fit dès le moment l'objet principal de mes recherches & de mes travaux.

Cependant malgré cette perſuaſion qui pouvoit être regardée comme fondée, je ne négligeai rien, & je fis

diverſes expériences pour tâcher de parvenir par une autre voye, ſi cela étoit poſſible, à la perfection de ma découvete. J'obſervois pour chaque étuve particuliere une conduite différente, afin que ſi l'une venoit à manquer & l'autre à réuſſir, je pus conſtater une façon de les gouverner. J'ajoutois du fumier à l'une, j'en ôtois à l'autre; je couvrois celle-ci d'une couverture, afin d'empêcher l'air exterieur d'y pénétrer; je laiſſois celle-là découverte, afin qu'elle y fût continuellement expoſée. Dans certains fours j'ouvrois tous les regiſtres, dans d'autres je les fermois. Mais hélas! Eſt il poſſible de ſonger à tout dans un coup d'eſſai? Non ſans doute; & pour imiter la ſincerité de notre grand Maître *Hipocrate*, qui après un long détail de la maniere dont il traita une

maladie, confeſſe ingenüement que le malade en mourut. Je dois malgré le chagrin que j'en reſſens encore, convenir ici de bonne foi que toutes mes eſperances furent renverſées par la mort ſucceſſive de tous mes embryons, les uns périrent de l'excès du froid : les autres de l'excès du chaud; le défaut d'air en étouffa pluſieurs, la trop grande abondance en fit mourir un auſſi grand nombre, en un mot de trois mille fœtus que je poſſedois, il me fut impoſſible d'en faire vivre un plus de quatre jours.

Je viens, Monſieur, de vous faire un expoſé veridique de l'état où en eſt ce grand œuvre, & je ſuis perſuadé que vous convenez interieurement qu'il eſt poſſible de le conduire à ſa perfection, & de trouver un moyen

d'élever ces fœtus jusqu'au moment auquel on peut les remettre entre les mains des Nourrices.

Permettez-moi de vous demander maintenant ce que vous pensez de l'obligation que doit m'avoir le monde entier pour une pareille découverte ? De quelle recompense assez considerable ma Patrie peut-elle payer un secret qui va la rendre la plus riche & la plus puissante Nation de l'Univers ? Mon ambition cependant sera satisfaite, quant à present, si l'on veut m'accorder une souscription volontaire parmi les Dames pour l'établissement de mes nouveaux fours, & des patentes qui m'en assurent le revenu pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, aux conditions que dans vingt-un ans de leur date, je m'engage à fournir annuellement

cent cinquante mille hommes en état de porter les armes & de défendre mon Roy & ma Patrie.

Laiſſons, Monſieur, aux François le ſoin de faire éclore des poulets, & travaillons à faire naître des hommes. Quel eſt l'ennemi qui pourra nous reſiſter, lorſqu'un ſeul jardin ſuffira pour mettre ſur pied des armées conſiderables ? Que ſont en comparaiſon de mon ſiſtême les differens plans de ces cerveaux brûlez qui nous étourdiſſent depuis vingt ans de leurs projets pour acquitter les dettes nationales. Que ma découverte ſoit encouragée, comme elle le merite, & il ne ſera plus queſtion ni d'inventer de nouveaux impôts, ni de réduire les interêts des emprunts publics.

La richeſſe d'un Royaume conſiſte

ſans contredit dans le nombre de ſes Habitans ; par conſéquent ſi la propoſition qu'avance un de mes Compatriotes eſt vraye, c'eſt-à-dire, ſi tout ſujet mâle exiſtant rapporte au Roy dix *Guinées* par an, combien de millions ne vais-je point mettre dans les coffres de ma Patrie par la quantité innombrable de Citoyens, dont je vais la peupler ?

Heureux le pays dans lequel eſt né *Richard Roe*, mais plus heureux encore *Richard Roe* d'être né dans un pays qui mérite à ſi juſte titre un auſſi grand bonheur.

Je ſçais, mon cher Docteur, que vous & moi nous vivons dans un ſiécle où l'on eſt en uſage d'établir la Théorie, & de forcer enſuite la Pratique à y correſpondre ; mais moi qui crois pouvoir avec raiſon me diſtinguer du

reste des hommes, je veux être le fondateur d'une nouvelle Méthode de philosopher, & maintenant que j'ai fermement constaté le fait; je vais en établir la Théorie.

On m'objectera peut-être que mon sistême ne tend à rien moins que de produire des enfans, & comment est-il possible, s'ecriera le Public qu'un homme puisse produire son semblable? C'est une question à laquelle une fille de dix ans auroit bien-tôt répondu, mais ce n'est pas ce donr il s'agit maintenant; je ne crée pas plus des hommes que M. De.... crée des poulets : notre intention commune est seulement de les faire naître, & de les élever jusqu'à un certain âge.

Mais je suppose que mon but soit d'en produire, où sont les raisons qui

m'en démontrent l'impoſſibilité. Les enfans ſont du nombre des productions de la nature, pourquoi donc ne ſeroit-il pas poſſible de faire ſes fonctions dans une de ſes productions auſſi-bien que dans une autre?

Combien de certitude n'avons-nous pas aujourd'hui que l'on peut faire de l'or, & combien de preuves avons-nous qu'on eſt parvenû à en faire? Il n'eſt pas douteux que l'on parviendroit également à produire les autres métaux, ſi l'on vouloit s'y appliquer, ou ſi le benefice qu'on en retiroit, ſuffiſoit pour dédommager des peines qu'on auroit pris pour y réuſſir.

Des mineraux paſſons aux vegetaux; pourquoi ne ſeroit-il pas auſſi aiſé de produire un enfant de ſon

principe, dans un tonneau ou dans un four, qu'il eſt facile defaire revivre de leurs cendres un lys ou une tulipe dans un récipient.

Il eſt vrai que ces plantes reſſuſcitées n'ont pas une plus longue durée que n'en ont eu malheureuſement mes embryons, & qu'elles retournent en cendres auſſi-tôt que l'air les a frappé; mais peut-être que le ſecret de les rendre durables, & celui de conſerver mes petits hommes, ſeront découverts en même-tems.

Si l'on veut ſe donner la peine de lire nos Tranſactions Philoſophiques (Ouvrage auquel ce ſeroit un auſſi grand crime de ne pas ajouter foi,que de revoquer en doute le contenu d'un Livre que par reſpect nous ne nommons jamais dans nos Aſſemblées,) on y trouvera le détail d'un moyen

de produire des oranges auſſi douces & auſſi ſucrées que celles que l'on va chercher dans les Pays étrangers.

Le profond génie auquel nous ſommes redevables de cet art merveilleux, nous aſſure l'avoir non-ſeulement inventé, mais même éprouvé pluſieurs fois.

Il ne faut pour y parvenir que mettre dans une bouteille d'huile d'amandes douces quelques fleurs d'orange, les y laiſſer diſſoudre, & fermer enſuite la bouteille juſqu'à la ſaiſon ſuivante, alors on verra dans la bouteille quantité de fleurs s'épanouir, ſe nouer, & produire enfin des oranges d'un goût & d'un parfum délicieux.

Mais c'eſt aſſez parler des productions inanimées : Diſons quelque choſe des êtres vivans.

Tout l'Univers a entendu parler de ce François qui produisoit des insectes, des mineraux & des vegetaux, dans un peu de terre qu'il avoit séparé d'une eau distillée.

Le fameux *Kenelm Digby* produisoit communément des écrevisses, & il en fournissoit journellement sa table.

Le grand *Paracelse* dont les écrits ont au moins autant de réputation que nos Transactions Philosophiques, nous assure avoir fait plusieurs fois dans une bouteille chimique une figure humaine qui remuoit, qui parloit & qui raisonnoit.

Si *Paracelse* a operé ce prodige sans le secours d'aucune matrice, à combien plus forte raison mon sistême doit-il paroître pratiquable à tout homme qui réfléchit, puisque je me

sers

ſers d'un récipient, qui moyennant mes préparations fait les fonctions de celui de la femme, & que j'y dépoſe un fardeau qu'elles n'auront plus l'incommodité de porter que pendant la trente-cinquiéme partie du tems ordinaire.

Mais ſans avoir recours aux Chimiſtes & aux Philoſophes, l'Hiſtoire nous fournit pluſieurs exemples qui concourent à confirmer la ſolidité de ma découverte.

Par quels moyens *Bachus* eſt-il parvenu de l'état d'embryon au terme ordinaire, ſi ce n'eſt par l'effet de ceux dont je viens de donner le détail?

Ç'auroit été un groſſier anacroniſme que d'introduire l'uſage des tonneaux dans le monde avant que le *Dieu du Vin* eût exiſté; auſſi le Héros

qui le conſerva, fut-il obligé d'avoir recours à la ruſe dont s'eſt ſervi un voyageur pour cacher un diamant qui avoit été dérobé ; il ſe fit une inciſion à la cuiſſe dans laquelle il le recela.

On ſçait que l'uſage des Poëtes eſt toujours de donner un air de prodige aux évenemens les plus ſimples; mais ſans nous arrêter aux ornemens de la fiction, rapportons l'hiſtoire telle qu'elle eſt.

Il regnoit jadis en *Créte* un certain *Jupiter* qui étoit ſans contredit le plus grand débauché de ſon Royaume; dans le nombre des Dames qui venoient faire leur cour à la Reine, il jetta les yeux ſur une brune fort piquante nommée *Semele*, qui étoit la fille d'un vieux Officier de ſon armée. Son rang lui facilita bien-tôt

les moyens de s'introduire auprès d'elle, & d'en obtenir des faveurs qu'on refuse rarement à son Roy; mais comme c'étoit un libertin déterminé, il avoit à peine ébauché l'individu de *Bachus*, qu'il abandonna sa conquête, & vola dans les bras d'une autre femme qui lui joua d'un fort vilain tour, & qui paya d'un retour très-cuisant les soins qu'il lui rendit pendant plusieurs jours.

Jupiter ne fut éclairci sur son infortune que lorsqu'il en eut communiqué les fruits amers à la Reine son épouse.

Par un bonheur singulier le Roy n'avoit point eu depuis cet accident d'entrevûes serieuses avec *Semele*, & il ne lui avoit rendu que quelques visites de bienséance par rapport à l'enfant dont elle étoit enceinte.

Junon dans la résolution de se venger des douleurs qu'elle souffroit, prit le parti de se déguiser, & de parcourir son Royaume, afin de tâcher de découvrir la femme qui avoit fait ce funeste presenr à son mari. Elle se rendit chez *Semele* ; mais à l'ingenuité de sa conversation, elle reconnut aisément qu'elle étoit non-seulement innocente sur la cause de son desespoir, mais même que *Jupiter* ne lui avoit point fait part de la maladie dont il étoit atteint.

Comme elle sçavoit cependant qu'il n'y avoit pas long-tems que *Jupiter* l'étoit venue voir, elle fut si piquée de ce qu'il avoit respecté sa santé, qu'elle forma sur le champ le dessein de l'associer à son malheur; en conséquence elle entra dans un grand détail sur les qualitez de son mari; elle

fit un éloge avantageux de ſon mérite, de ſes talens, de ſa vigueur & des agrémens de ſa perſonne : » Ma chere
» Demoiſelle, lui dit-elle, je connois
» *Jupiter* mieux que vous ne penſez ;
» je vous veux du bien, & je ne peux
» m'empêcher de vous donner un bon
» avis : je vois qu'il s'eſt contenté au-
» près de vous d'un badinage aſſez ſu-
» perficiel ; tâchez de l'engager à vous
» traiter de la même façon dont je ſçai
» qu'il en uſe avec ſa femme, & je vous
» garantis des plaiſirs dont ſon amour
» ne vous a donné juſqu'à preſent
» qu'une idée très-imparfaite. » *Semele* qui étoit jeune, curieuſe, & qui d'ailleurs avoit une inclination décidée pour le plaiſir, fit ſes réfléxions ſur les conſeils qu'on venoit de lui donner ; elle ſe reſſouvint qu'effectivement depuis pluſieurs jours ſon

Amant l'avoit traitée avec beaucoup d'indifference. A la premiere viſite qu'elle en reçut, dans la réſolution où elle étoit d'éprouver ſi tout ce qu'on lui avoit dit étoit vrai, elle lui fit innocement mille agaceries. *Jupiter* ſe voyant ainſi prevenu, s'étourdit inſenſiblement ſur les remords qui auroient dû le retenir ; & cedant enfin à l'attrait du plaiſir qui lui étoit offert de ſi bonne grace, il ſe précipita dans les bras de ſa Maîtreſſe, & lui fit part de toute la volupté dont on avoit flatté ſon imagination, ainſi que de toute la ſubtilité du poiſon dont il étoit entiché.

Un libertin honnête homme fait rarement d'affront de cette eſpece à une femme, qu'il n'en ait un ſincere repentir. *Jupiter* devint mélancolique, & craignant pour la ſanté

de *Semele* & pour celle de l'enfant dont elle étoit groſſe, il la mit entre les mains d'un certain *Apollon*, Médecin à la mode de ce tems-là, qui pour preſerver *Bachus* de ce venin contagieux, le fit ſortir auſſi-tôt du ſein de ſa mere. L'Hiſtoire ne nous dit pas ſi ce fut avec la main ou par le moyen d'une pierre d'aigle que l'opération fut faite ; elle nous apprend ſeulement que *Jupiter* le renferma dans ſa cuiſſe, & qu'à l'expiration du terme ordinaire, il mit au monde ce Dieu de la gayeté, qui par ſon amour pour les femmes, pour le vin & pour la guerre, peut ſervir de modele à tous nos Héros modernes.

On m'objectera peut-être que lorſque *Bachus* ſubit cette tranſmigration, il étoit déja âgé de cinq ou ſix

mois, & que par conféquent cette expérience ne peut rien prouver en faveur de la mienne. Pour faire taire la critique, je vais rapporter l'Hiftoire d'*Erichton* Roy d'*Athenes*.

Il eft abfolument hors de doute que ce Prince n'a jamais exifté plus d'une demie minute dans le ventre de fa mere, fi même il eft bien prouvé qu'il y ait jamais exifté. Voici l'Hiftoire telle qu'elle eft.

Une fille de ce tems-là nommée *Pallas*, qui avoit une inclination extraordinaire pour la guerre, fut trouver un Armurier boiteux de fa connoiffance, & le pria de vouloir lui faire une armure. L'Ouvrier lui promit, mais aux conditions que pour arrhes elle lui accorderoit certaines faveurs: la belle y confentit, & il s'étoit à peine écoulé une demie minute depuis la

consommation du marché, qu'elle se ressouvint qu'elle avoit fait vœu de chasteté. Que fit-elle? Elle délogea sur le champ le petit *Erichton*, & à l'imitation de *Jupiter* son pere, elle le porta dans sa cuisse pendant neuf mois, à l'expiration desquels elle mit au monde ce Héros à qui l'Univers est redevable de l'invention des *Fiacres*.

J'en appelle maintenant, Monsieur, à tous mes Confreres, à l'Univers entier, à vous-même, & je demande si je n'ai pas suffisamment démontré le ridicule & les inconveniens de votre sistême, & si au contraire je n'ai pas fermement établi par des preuves tirées de la raison, de l'expérience & de l'histoire, que le mien est sans comparaison beaucoup mieux imaginé, & pour l'utilité de l'univers en

général, & pour la ſatisfaction des Dames en particulier.

Il me reſte maintenant à vous détromper ſur l'honorable Societé dont j'ai l'honneur d'être, & dans laquelle je ſuis prêt à ſigner que vous méritez d'être admis.

La mauvaiſe opinion que vous en avez ne vient que de l'ignorance où vous êtes de la nature de notre inſtitution, & cette ignorance, permettez-moi de vous le dire, Monſieur, eſt inexcuſable dans un homme de votre mérite. Ayez la bonté de nous rendre une viſite, & vous verrez que pour peu de goût que l'on aye pour le plaiſir de faire des brochures, le ſiſtême entier de l'univers ne peut pas en fournir d'occaſion & de ſujets plus favorables que nos Aſſemblées.

C'eſt nous, Monſieur, qui avons

prouvé des choſes ... que perſonne excepté nous n'auroit jamais imaginé avoir beſoin de preuves. Je pourrois pour vous en convaincre, vous rapporter ici les utiles diſſertations que nous avons faites ſur la chaleur du feu, ſur les inſectes, ſur la difference qu'il y a entre l'herbe & le foin, &c. mais comme ce ſeroit vouloir faire un Volume de cette Lettre, j'aime mieux vous renvoyer à l'original, & vous prie de vouloir bien vous donner la peine de lire nos Tranſactions Philoſophiques.

J'ai l'honneur d'être avec le deſir le plus ſincere de vous voir de notre Societé,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-obéiſſant Serviteur RICHARD ROE.

A Londres le $\frac{15}{26}$ *May* 1750.